

Qu'est-ce que la linguistique populaire ? Une question d'importance ⁽¹⁾

Dennis R. Preston

Oklahoma State University
preston@mail.msu.edu

Résumé : La « folk linguistics » ⁽²⁾ cherche à découvrir ce que les non-linguistes savent du langage et à en tirer des enseignements sur leur théorie linguistique folk sous-jacente. Un tel travail doit être mené non seulement pour parfaire l'ethnographie linguistique d'une communauté de langue, mais aussi pour les indications qui peuvent être fournies et pour l'aide qui peut être apportée à la théorie linguistique, à la variation et au changement linguistique, et enfin à la linguistique appliquée. L'analyse de données conversationnelles, qui emploie diverses techniques de l'analyse de discours, sera ici notre meilleur moyen de découvrir les croyances en matière de FL.

Abstract : Folk linguistics seeks to discover what nonlinguists know about language and to derive from that knowledge evidence of their underlying folk theory of language. Such work is to be done not only for the completeness of the ethnography of language it gives us for a speech community, but also for the clues it may give linguistic theory and language variation and change and the support it may give to those who do applied linguistics. The analysis of conversational data, employing various techniques of discourse analysis, is suggested as the best way to uncover folk linguistic belief.

(1) Traduction (par Guy Achard-Bayle et Marie-Anne Paveau) du texte de Dennis Preston (2005) : "What is folk linguistics ? Why should you care ?", paru dans *Lingua Posnaniensis* vol. 47, pp. 143-162.

(2) Désormais FL. C'est à dessein que nous ne traduisons pas *folk*, nous en laissons le soin aux auteurs qui s'y attachent ici même : Marie-Anne Paveau, Günter Schmale, Martin Stegu...

Introduction

Le regain d'intérêt pour la FL date, à la fin des années 1960, d'une conférence faite par Henry Hoenigswald en Californie :

[...] Nous devons nous intéresser non seulement (a) à ce qui se passe (le langage), mais aussi (b) à la façon dont les gens réagissent à ce qui se passe (avec le langage : ils sont persuadés, ou dissuadés, etc.), et (c) à ce que les gens disent (concernant le langage). Je n'écarterai surtout pas les deuxième et troisième types de comportements sous prétexte qu'ils seraient sources d'erreur. (Hoenigswald, 1966 : 20)

Dans cet article, je m'attacherai à détailler le point (c) de la citation de Henry Hoenigswald : c'est à dire à « ce que les gens disent (concernant le langage) » ; et j'utiliserai l'expression FL pour me référer à ce sujet. Bien que je ne limite pas la FL seulement à « ce que les gens *disent* (concernant le langage) », j'utiliserai cette définition comme un tremplin pour notre débat.

Voici comment je procéderai ; je poserai les questions suivantes :

- I. Pourquoi faire de la FL ?
- II. Pourquoi est-ce difficile voire impossible ?
- III. Dans quel domaine est-ce pertinent ?
- IV. Comment s'y prendre ?
- V. Qu'est-ce cela nous a déjà apporté ?

I. Pourquoi faire de la FL ?

Il y a plusieurs raisons à cela.

La première est d'ordre ethnolinguistique : faire de la FL est indispensable à qui veut procéder à l'ethnographie complète d'une communauté linguistique. Si nous ignorons ce que les non-linguistes croient à propos du langage ou de leur langue, nous nous privons de l'opportunité de compléter nos connaissances sur ce qui est peut-être l'un des éléments les plus importants de leur culture.

La deuxième raison est proprement linguistique : il faut faire de la FL si l'on s'intéresse aux intuitions de ceux qui utilisent le langage au quotidien. Comment pourrions-nous prétendre que les linguistes n'obtiendraient pas de précieux renseignements sur le langage en écoutant les locuteurs folk qui en parlent avec perspicacité ?

La troisième raison concerne la variation et le changement linguistique : il serait étonnant que la FL ne touche pas maints éléments impliqués dans la variation et le changement linguistique. En matière de FL, beaucoup de choses se passent à un niveau subconscient, certes, mais pas toutes, et les indications que celles-ci nous donneraient sur les gagnants et les perdants de la variation et du changement devraient être intéressantes, voire explicatives.

La dernière raison concerne la linguistique appliquée : peut-on imaginer faire de la FL sans savoir quelles sont, en matière de FL, les représentations du groupe

avec lequel il faudra travailler ? Si on le fait, on s'expose au pire à un désastre, au mieux à un dédain méprisant pour les attentes de ceux pour qui nous travaillons.

II. Pourquoi est-ce difficile voire impossible ?

Deux raisons sont habituellement avancées : la difficulté vient de ce que le savoir folk est minimal, en ce qu'il n'aborde que très peu de sujets (et beaucoup d'entre eux de manière inexacte) ; l'impossibilité vient de ce que beaucoup de choses qui sont d'un grand intérêt linguistique restent invisibles pour les locuteurs folk.

A. La connaissance folk est minimale (ou inexacte)

Dans les sociétés américaine et anglaise, les réponses spontanées sont généralement très pauvres en termes de vocabulaire. « Affligeant de pauvreté » serait l'expression exacte pour qualifier ce vocabulaire. L'insuffisance des remarques que les gens font spontanément sur leur propre langue est directement réfléchi par le peu de mots qu'ils utilisent dans leur réponse subjective pour exprimer leur sentiment linguistique.

Labov (discutant Hoenigswald 1966 : 23) remarque que « certaines de [ses] références montrent aujourd'hui qu'il existe vis-à-vis du langage des attitudes "folk" hautement institutionnalisées qui sont beaucoup plus riches que celles que nous sommes habitués à observer aux États-Unis et en Angleterre ».

Ceci veut dire qu'il vaut la peine de faire de la FL dans d'autres pays ; mais je crois que Labov se trompe pour la Grande-Bretagne et l'Amérique. Il s'intéresse par exemple aux nasales :

Si vous demandez à quelqu'un ce qu'il pense de votre manière de parler (nasalisée), il vous répondra fréquemment que c'est très "nasal" ; et si vous vous mettez à parler de manière dénasalisée, il dira de même que c'est très "nasal". En d'autres termes, la manière de parler dénasalisée caractéristique de certaines zones urbaines et l'extrême nasalisation des discours sont traitées de la même façon (Labov, sur Hoenigswald 1966 : 23).

Ceci dit, Labov ne fait pas de différence entre les taxonomies folk vs linguistique de ce phénomène, comme le montre la figure 1 (*page suivante*).

Ne pas tenir compte de ce point de vue folk conduit à négliger à la fois sa sophistication et les informations qu'il peut apporter aux recherches futures.

Il est en effet extrêmement sophistiqué de la part des personnes sondées par Labov d'utiliser le terme *nasal*, car c'est le trait qui décrit avec justesse un phénomène nasal, qu'il soit sur- ou sous-employé. Mais plus encore, c'est la perspective d'une future recherche qui est écartée par l'affirmation que les manières de parler nasalisée ou dénasalisée sont « traitées de la même façon ». Il y a ici deux dangers qui menacent :

1. Est-ce que le fait qu'elles soient étiquetées de la même manière signifie qu'elles sont aussi traitées de la même manière ? Les réactions au parler dénasalisé peuvent être extrêmement différentes de celles qui se manifestent en réaction

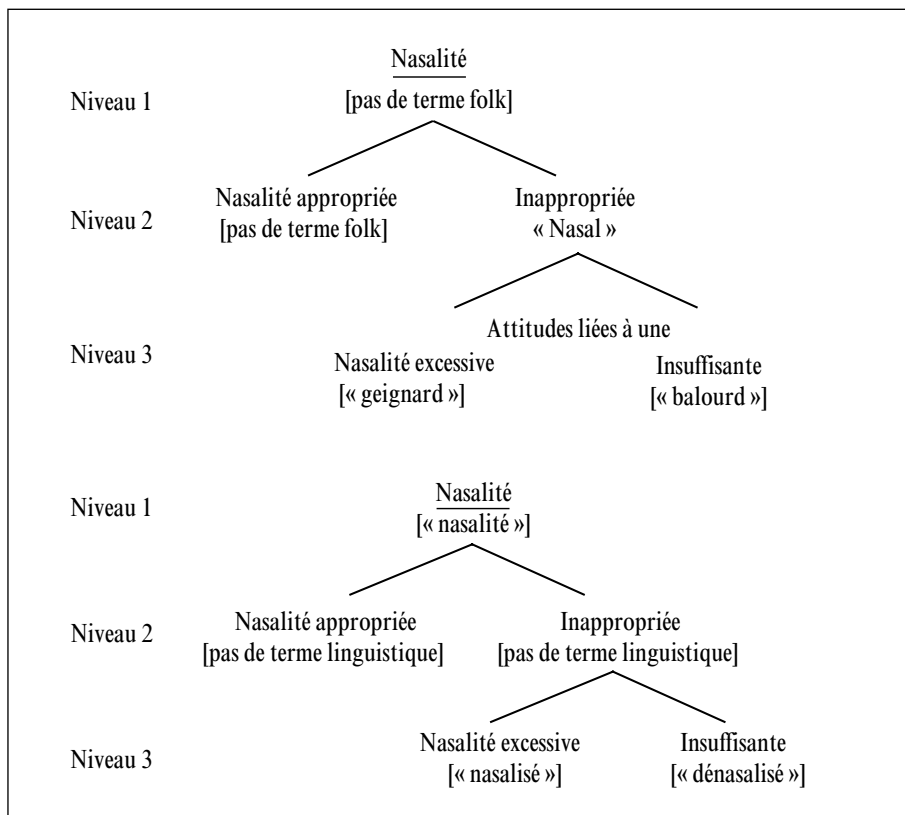


Figure 1 : Taxonomies de la nasalité : la folk (en haut) et la linguistique (en bas)

au parler nasalisé. Si c'est bien le cas, alors la récrimination de Labov à l'égard de la terminologie folk montre ses limites, fût-elle exacte ; les sondés peuvent fort bien réagir différemment aux formes nasalisées ou dénasalisées, sans posséder pour autant la terminologie qui leur permette de différencier des stimuli perceptivement distincts ; car les traits linguistiques spécifiques qui influencent un comportement ne sont pas connus analytiquement. Cela ne veut pas dire, pour autant, que les stimuli sont « traités de la même façon ».

2. Est-ce que la terminologie phonétique folk dissimule une autre terminologie qui différencierait régulièrement les locuteurs aux parlars nasalisé vs dénasalisé (par ex. *geignard* vs *balourd* respectivement) ? Les malentendus qui guettent ici peuvent surgir de différentes manières entre linguistes et locuteurs folk, que des termes leur manquent, qu'ils partagent des termes mais avec un sens différent, ou qu'ils construisent des systèmes différents.

Au niveau 1 de la figure 1, la richesse terminologique est plus grande chez les linguistes qui disposent d'un nom pour appréhender le phénomène en général ; mais avec le premier élément du deuxième niveau, il y a match nul entre linguistes et locuteurs folk qui ne disposent ni les uns ni les autres d'un terme qui réfère particulièrement au parler nasalisé, bien qu'il s'agisse là, sans aucun doute, de

l'une des conditions qui permettent aux locuteurs folk d'apprécier une voix agréable ou normale. Avec le second élément du niveau 2, on a un terme folk : *nasal* veut dire « nasalisé inopportunément » ; c'est un concept qui peut être décrit par les linguistes, sans pour autant qu'on dispose d'un terme approprié. Au niveau 3, il y a également match nul, linguistes et non-linguistes disposant de part et d'autre de termes pour les sous-catégories du parler nasalisé inopportunément. Bien que cet examen laisse entendre que le vocabulaire folk soit aussi riche que celui des linguistes dans certains cas, il peut aussi différer considérablement du vocabulaire technique.

Ainsi, la disparité terminologique qui tracasse Labov se manifeste entre l'élément 2 du niveau 2 dans la taxonomie folk et l'élément 3 dans la taxonomie linguistique : les locuteurs folk utilisent *nasal* pour des quantités inappropriées de nasalité à n'importe quelle extrémité de l'échelle, tandis que les linguistes utilisent la forme la plus proche (*nasalisé*) seulement pour l'extrémité de l'échelle considérée comme excessive. Enfin, si les psychologues sociaux s'intéressent aux réactions manifestées face au langage et aux variétés linguistiques, ni la terminologie standard ni la terminologie folk ne semblent être valides. Il faut dire, dans l'étude des attitudes, qu'il y a des réactions négatives à la fois aux voix nasalisées et dénasalisées, mais ces deux réactions également négatives, du moins en anglais américain, présentent des différences significatives. Une voix excessivement nasalisée est une voix ennuyeuse, geignarde ; une voix excessivement dénasalisée en est une brutale, balourde.

Voilà pourquoi il semblerait nécessaire, généralement, de prendre comme telle la terminologie de la FL ; et cela demandera que l'on mette au jour des attitudes, des présuppositions, entre autres, qui lui soient propres, car les définitions de la FL ne seront pas celles des linguistes. Ne pas prêter attention aux diverses attitudes, même caricaturales, qui se manifestent face aux voix nasalisées vs dénasalisées en anglais américain, par exemple, reviendrait à se priver d'enseignements folk intéressants et pénétrants.

B. De quoi la FL ne peut absolument pas parler ?

Bien que les opérations cognitives ou mentales ne soient pas exclues des spéculations folk, il devrait être évident que certaines caractérisations scientifiques des compétences fondamentales du langage sont complètement inaccessibles aux locuteurs folk :

[C]ela n'a pas beaucoup de sens de dire qu'un modèle « utilise » la règle [de transformation] passive parce que la règle n'existe pas réellement. Ce qui existe, c'est un système de contraintes et de principes. Si l'on veut utiliser ce genre de système, tout ce que peut faire le modèle computationnel, c'est se mettre en accord avec ces contraintes (Berwick et Weinberg 1986 : 198 ; guillemets des auteurs).

Pour les locuteurs folk, par contre, il peut être tout à fait sensé de parler de « règle passive » si c'est la constitution structurale même du passif qui a retenu leur attention (voir par ex. Niedzielski & Preston 2000).

De quoi donc les locuteurs folk peuvent-ils parler (et parlent-ils effectivement) ? Silverstein (1981) a retenu cinq conditions qui valident la FL :

1. L'inévitable référentialité : par exemple, en termes pragmatiques, le système qui oppose déférence envers *vs* solidarité avec l'auditeur se réalise par le choix d'une deuxième ou d'une troisième personne du pluriel (défèrent) *vs* une deuxième personne du singulier (solidaire) : voir en allemand *Sie vs du*, et en français *vous vs tu*. Cette opposition est inévitablement référentielle au sens où les formes pronominales qui se chargent de réaliser ce système pragmatique sont celles-là même qui réfèrent aux individus. Par contraste, bien que le choix que fait le locuteur d'une certaine variante phonétique dans une situation particulière puisse signifier une plus grande déférence à l'égard de son interlocuteur (comme le résultat d'une attitude plus formelle associée à cette variante), de telles variantes ne sont pas en elles-mêmes référentielles ; c'est pourquoi, même si l'opposition *formel vs non formel* est d'ordre pragmatique, sa réalisation par l'utilisation d'une variante phonétique particulière n'est pas inévitablement référentielle et, de ce fait, la conscience folk y est moins sensible.

2. La segmentabilité continue réfère au fait que certaines unités linguistiques ne sont pas interrompues par un autre composant. Dans « Je vais à la ville », la phrase entière et chacun de ses mots, de ses syntagmes comme *à la ville*, et même de ses morphèmes comme le *-s* de *vais*, sont segmentables continument. Inversement, par ex. en anglais, la forme qui réfère à l'aspect progressif dans "I am going to town", c'est à dire *am-ing*, révèle, elle, la discontinuité, et de ce fait la conscience folk y est moins sensible.

Cependant, dans une discussion sur le passif, qui est un phénomène également discontinu, plusieurs anglophones sondés ont montré des signes évidents d'une conscience très poussée de la construction (Niedzielski & Preston 2000). L'accord sujet-verbe, la négation multiple, et les soi-disant "*split infinitives*"⁽³⁾, tous (potentiellement) discontinus, sont aussi en anglais des phénomènes fréquemment discutés, et qui laissent supposer que d'autres facteurs peuvent dépasser les catégorisations purement linguistiques de Silverstein.

3. La présuppositionalité relative est le terme qu'emploie Silverstein pour désigner le degré de dépendance d'une fonction pragmatique à l'égard de facteurs contextuels, pour réaliser son sens. À l'un des bouts de l'échelle, on trouve des items tels que *ceci* et *cela*, qui fonctionnent avec succès seulement s'ils peuvent être rattachés à une réalité physique, s'il existe une distance physique (ou mentale) relative qui justifie le choix de l'un d'eux, ou seulement si existe la mention antérieure d'une entité. De tels items dépendants présuppositionnellement n'accomplissent pas de tâche très créative et sont facilement accessibles aux locuteurs folk en tant qu'objets linguistiques.

À l'autre bout de l'échelle, on trouve des items qui sont en eux-mêmes créatifs de contexte. Ainsi, Duranti (1984) remarque que l'emploi du pronom sujet de troisième personne en italien (langue *pro-drop*⁽⁴⁾) est un trait remarquable qui signale que le locuteur manifeste un affect positif à l'égard de l'interlocuteur. Cette fonction, de manifestation du pronom, est invisible pour les locuteurs folk.

(3) Infinitifs où un adverbe est intercalé entre *to* et le verbe [NdT].

(4) C'est à dire qui « laisse tomber » les pronoms [NdT].

4. La déductibilité contextuelle en dit davantage sur la manière dont les locuteurs folk rendent compte de certains objets linguistiques que sur leur validité. Une voie ordinaire suivie par les commentateurs folk, qui rendent compte d'objets linguistiques, consiste à spécifier les « contenus présuppositionnels déductibles », caractérisation qui revient à formuler le sens. En d'autres termes, fournir le contexte dans lequel la forme en question convient ou est vraie est une activité folk commune. Voyons le dialogue qui suit :

((Dans une discussion sur Noël, H demande s'il y a une différence entre cadeau et présent ; D, qui a dit auparavant que non, revient sur le sujet.))

D : Souvent un cadeau, c'est comme si tu, tu vas à une réunion Tupperware, et ils te font un cadeau –c'est, enfin je pense que c'est plus impersonnel, –qu'un présent.

G : Non, il n'y a pas de différence.

D : C'est vrai. Il n'y a pas réel– ouais réellement, de différence. Mais il y en a une malgré tout quand on les utilise.

G : Il n'y a pas de différence.

U : Peut-être qu'on pourrait chercher dans le dictionnaire, pour voir ce que *cadeau* veut dire.

D : Je pense, techniquement, qu'il n'y a pas de différence.

((Ils consultent le dictionnaire pour *cadeau* et *présent*)) (Niedzielski & Preston 2000)⁽⁵⁾.

5. La transparence métapragmatique : quand les locuteurs folk parlent de ce qui se passe, ils ont plutôt tendance à mimer ce qui vient de se dire, si la performance est « métapragmatiquement transparente ». Supposons que Wanda ait froid et que Karla soit près du thermostat :

Brrrrrrrr !

Je suis gelée.

Tu n'as pas froid ?

Je me demande si la chaudière n'est pas en panne.

Ça ne t'ennuierait pas si on montait un peu le chauffage ?

Monte le chauffage⁽⁶⁾.

L'énoncé « Monte le chauffage » est le plus transparent, métapragmatique-

(5) ((In a discussion of Christmas, H has asked if there is any difference between gift and present ; D has said earlier that there is not, but he returns to the question.))

D : Oftentimes a gift is something like you you go to a Tupperware party and they're going to give you a gift, it's—I think it's more impersonal, –than a present.

G : No, there's no difference.

D : No ? There's real—yeah there's really no difference. That's true. Maybe the way we use it is though.

G : There is no difference.

U : Maybe we could look it up and see what 'gift' means.

D : I mean technically there's no difference.

((They look up gift and present in the dictionary.)) (Niedzielski and Preston 2000)

(6) Brrrrrrrr !

I'm freezing.

Aren't you cold ?

I wonder if the furnace is broken ?

Would you mind if we had a little more heat in here ?

Turn up the heat.

ment, et les remarques folk qui rendent compte de l'interaction entre Wanda et Karla portent davantage sur l'observation que « Wanda a demandé à Karla d'augmenter le chauffage » que sur toute autre demande. « Wanda dit “Tu n'as pas froid” à Karla afin que celle-ci monte le chauffage » serait un compte rendu étrange (sauf pour un linguiste ou un philosophe).

Mais même ces formes que Silverstein suppose plus accessibles aux locuteurs folk ne retiennent pas forcément leur attention. Sibata a une explication simple mais que je crois exacte : « Le locuteur moyen est si impliqué dans la communication qu'il n'est pas habituellement conscient des mots qu'il utilise » (1971 : 375) ; à quoi j'ajouterais : « des mots qu'il utilise... tout autant que des mots que les *autres* utilisent ». Ainsi, même ces items qui possèdent bien cette sorte de structure linguistique et de caractère pragmatique qui devraient les rendre accessibles aux locuteurs folk, peuvent passer inaperçus, pour la bonne raison que prédomine ce que nous pourrions appeler le « mandat communicationnel ».

S'il en est ainsi, que dire de l'aspect positif de la FL ? Autrement dit, et quelles que soient les (bonnes ou mauvaises) conditions linguistiques et pragmatiques, pourquoi tout acte de langage nous autoriserait voire nous contraindrait-il à dépasser le mandat communicationnel ?

Une nouvelle fois, Sibata apporte la moitié de la réponse : « Cela semble naturel pour les formes qui diffèrent de celles que l'on utilise habituellement pour attirer l'attention » (1971 : 374). À quoi j'ajouterais de nouveau : « que l'on utilise habituellement ou que l'on suppose être utilisées habituellement... »

Mais toutes ces précisions ne parviennent pas encore à expliquer comment l'attention folk se manifeste. Une fois que le mandat communicationnel est dépassé, comment se réalise la connaissance folk du langage ? Preston (1996a) avance la classification suivante :

1. La disponibilité : tous les secteurs (performance, aptitude, réaction) n'ont pas le même degré de disponibilité ; ils doivent être classés comme suit :
 - a) non disponible : les locuteurs folk ne font pas de commentaire sur certains sujets (traits phonétiques particuliers sur les soi-disant accents) ;
 - b) disponible : les locuteurs folk peuvent discuter de sujets soigneusement décrits par un spécialiste, mais normalement ils ne le font pas ;
 - c) suggestible : bien que rarement en conversation ordinaire, les locuteurs folk commentent des sujets sans pour autant avoir besoin d'une description élaborée par un spécialiste ;
 - d) commun : concerne les sujets des discussions ordinaires en FL.
2. L'exactitude : bien que cela ne joue pas sur la valeur des données, les descriptions linguistiques folk peuvent être précises ou imprécises.
3. Le détail : un phénomène linguistique peut être caractérisé de manière spécifique ou globale.
 - a) globale : par exemple, la description phonologique détaillée d'un accent qui n'est pas disponible n'empêche pas pour autant de faire des commentaires sur cet accent.
 - b) spécifique : dans certains cas, la caractérisation linguistique est dé-

taillée, par ex. pour des remarques sur des locuteurs dont on dit qu'ils « avalent leur "g" » dans les finales en *-ing*.

4. Le contrôle : qu'il s'agisse de compte rendu ou de performance, les linguistes folk peuvent ou non contrôler (c'est à dire être capables de produire) la variété (ou certain aspects de la variété linguistique) considérée.

Ce dernier point concerne les trois précédents de manière différente et inattendue. Un locuteur qui rend compte des aspects généraux d'un accent pourra néanmoins en faire une imitation détaillée (mais qui pourra être à la fois précise et imprécise).

III. Dans quel domaine est-ce pertinent ?

Donc si les locuteurs folk font des remarques sur le langage, où va-t-on retrouver ce genre de données dans un tableau représentant dans une vue d'ensemble du fonctionnement du langage ?

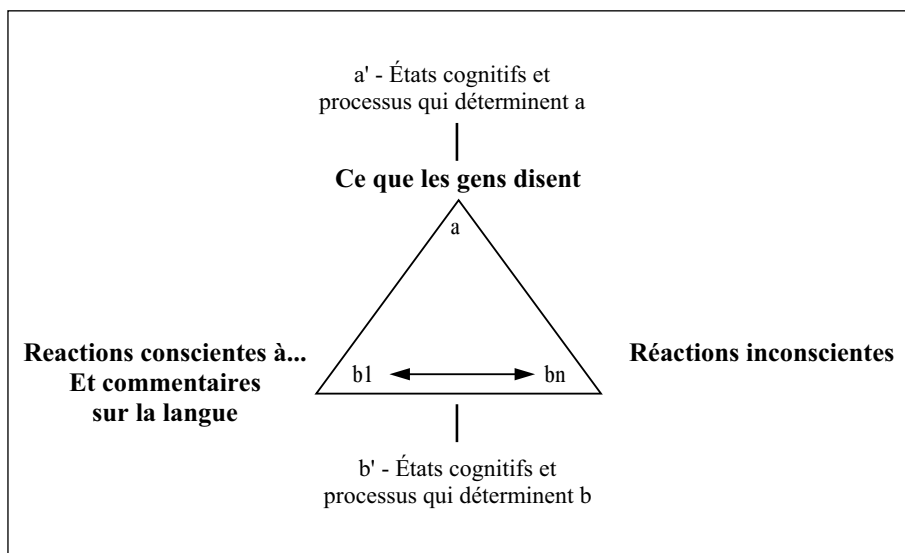


Figure 2 : La position de la FL dans une vue d'ensemble du fonctionnement du langage.

Le sommet du triangle (a) caractérise ce que Hoenigswald appelle « ce qui se passe » linguistiquement, mais en deçà (a') on trouve les domaines, cognitif, sociohistorique ou autre, qui expliquent pourquoi le langage est comme il est. Le bas du triangle (b1-bn) représente un continuum de conscience de tous les faits linguistiques (ou relatifs au langage) qui intéressent à un titre ou un autre l'esprit folk. La plus grande partie du côté gauche (de b1 à bx ?) correspond au domaine de tout ce qui concerne la FL. La plus grande partie du côté droit (bx ?-bn) est souvent appelée le domaine de la « psychologie sociale du langage ».

De la même manière qu'il existe en a' des explications sur l'utilisation du lan-

gage, en termes de forme ou de configuration, de distribution ou de changement, il existe en b' des explications pour des réactions à la fois conscientes et inconscientes aux faits linguistiques ; et l'étude de la FL cherchera à les découvrir, même si pour y arriver, comme dans l'utilisation des soi-disant structures de surface dans l'étude de a', on doit prendre en compte les témoignages exprimés, sous la forme de commentaires ou de réactions, par la FL.

IV. Comment s'y prendre ?

La présentation du triangle de la figure 2 et la remarque précédente, *i.e.* que certains faits concernant des commentaires de la FL doivent être découverts au niveau b', ont un intérêt méthodologique ; et j'examinerai certaines approches qualitatives et quantitatives qui en ont été proposées, les plus connues d'entre elles sans doute dans le domaine de la « dialectologie perceptive » (qu'on aurait mieux nommée « dialectologie folk »). Deux techniques, les cartes dessinées à la main et la délimitation de zones, illustreront respectivement les approches qualitative et quantitative des données folk.

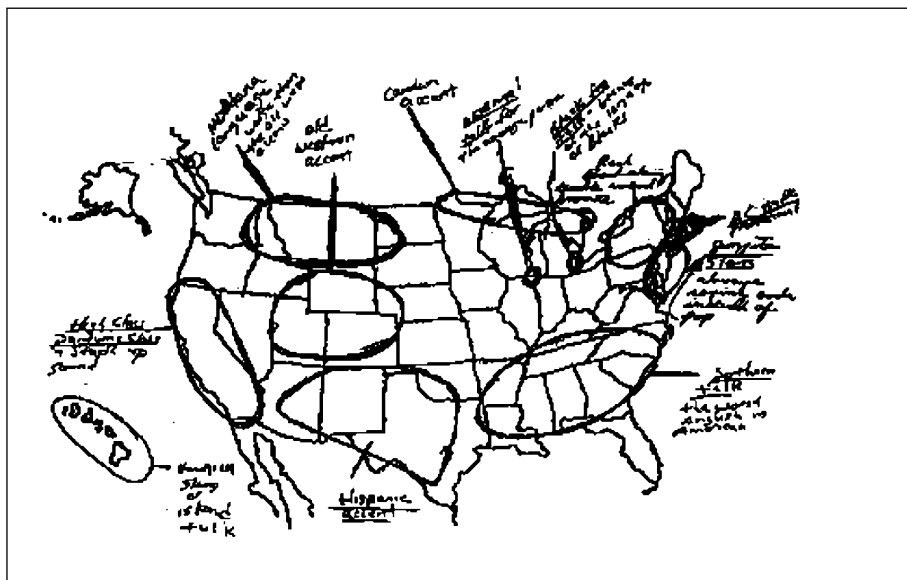


Figure 3 : Carte dialectale des États-Unis, dessinée à la main par un jeune sondé de Chicago.

Maintes choses pourraient être dites de cette carte, mais le moyen le plus direct de le faire est sans doute de se pencher sur le nombre très réduit des zones dialectales représentées et sur leurs dénominations.

Ce sondé de Chicago désigne Chicago comme lieu de référence « du parler normal d'un locuteur lambda », et identifie Detroit comme celui du « parler black » [*black english*], malgré la grande partie afro-américaine de la population de sa ville. Il appelle la plus grande partie du Sud, la patrie « du parler méridio-

nal » qu'il considère comme « le pire anglais d'Amérique » (*sic*). Il semble regretter le fait qu'une grande partie de la Côte Est appelle les boissons sucrées « sodas » et non « pops » ; et il identifie New-York dans son ensemble comme le territoire d'un « argot vraiment mauvais » tout en notant qu'il est particulièrement « terable [*sic*] ⁽⁷⁾ autour du bronks [*sic*, c'est-à-dire du Bronx] ». De toute évidence, il n'attache pas grande importance à l'anglais de Californie dans la mesure où il est parlé par « les fainéants noceurs de la haute société » et « sonne prétentieux ».

Pour compléter et confirmer un certain nombre de suggestions faites par Sibata *supra* (il s'agit clairement d'un locuteur « pop » et non « soda »), des études de cartes de ce genre (voir par ex. Preston 1996b) ont montré que quand les locuteurs folk identifient des régions, ils montrent plus d'intérêt à le faire en termes d'évaluation que de délimitation géographique et de différences linguistiques. Ce n'est qu'un témoignage du prescriptivisme dominant au moins dans les croyances des locuteurs folk des États-Unis, mais il est si fort qu'il a suscité des recherches quantitatives qui ont porté sur le classement de telles notions prescriptives dressé par les sondés.

Voici un exemple de dialectologie perceptive quantitative, un classement des cinquante états américains, plus Washington et New York, sur une échelle de « correction » allant de 1 à 10.

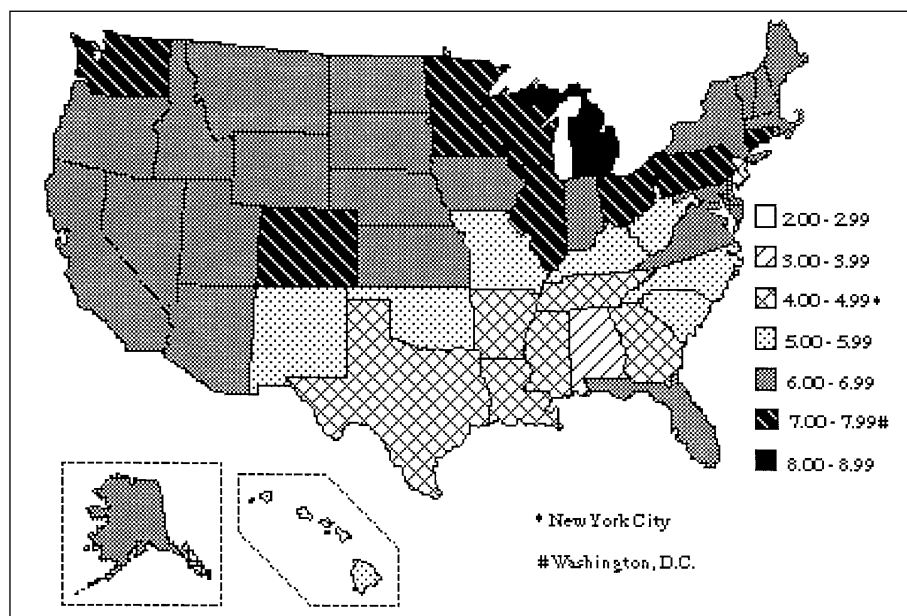


Figure 4 : classement des cinquante états américains, plus Washington et New York, sur une échelle de « correction » linguistique allant de 1 (-) à 10 (+), établi par des sondés du sud-est du Michigan.

(7) Terable est mis pour terrible [NDT].

Ces évaluateurs du Michigan n'hésitent pas du tout à nous faire savoir que c'est dans leur état qu'on trouve le meilleur anglais, et le pire dans des endroits comme l'Alabama ou New-York. Des études ultérieures sur de tels classements ont montré que nombre de locuteurs du Midwest septentrional possèdent un sentiment linguistique aussi assuré que celui exprimé ici par les locuteurs du Michigan. Les sondés originaires d'états du Sud qui sont victimes de ce préjugé n'ont pas la même confiance en la correction de leur langue, mais ils évaluent souvent très positivement leur propre variété linguistique pour son charme et la solidarité qu'elle crée entre locuteurs de la communauté (Preston 1996b). Là encore, bien que la prescription linguistique soit considérée comme très saillante parmi les tâches de la FL quantitative, il est fait aussi mention de l'importance du langage pour maintenir le sentiment d'une communauté.

Je crois néanmoins que la meilleure méthode pour déterminer en FL le témoignage de b' est fournie par l'analyse attentive des discours folk. Il y a maintes approches pour l'analyse des interactions discursives qui peuvent faire la lumière sur le contenu folk de ces analyses (cf. Preston 1993 et 1994, Niedzielski et Preston 2000), mais je prendrai ici pour illustration l'approche qui ressort de l'analyse argumentative (cf. Schiffrin 1985, 1990, Preston 1993, 1994). Dans cette approche, les présupposés sur le langage sont mis au jour si l'on considère attentivement les principaux mouvements d'un argument : position, contestation et soutien ; en bref, dans ce cadre d'analyse, sont seulement des positions les assertions ou les présuppositions qui ont été débattues, contestées ; les discussions elles-mêmes, une fois qu'elles ont eu lieu, deviennent à leur tour des positions. Ces positions et ces contestations peuvent être soutenues, et ces soutiens également peuvent devenir positions s'ils sont contestés, soit directement pour leur contenu de vérité soit indirectement pour leur pertinence.

Dans la notation utilisée ici, une position, une fois contestée, est identifiée en tant que POS X ; sa contestation l'est en tant que DIS X⁽⁸⁾ ; si cette contestation est elle-même contestée, pour des raisons qui ne sont pas la répétition de POS X, alors celle-ci devient POS Y, et sa contestation devient DIS Y. Des soutiens sont adaptés aux positions et aux contestations, ainsi qu'à d'autres soutiens qu'ils soutiennent (par ex. SUP POS X soutient POS X, SUPa POS X est le premier des divers soutiens de POS X ; SUP/SUPa POS X soutient le premier soutien de POS X).

Les données examinées dans ce cadre sont empruntées à une conversation sur l'anglais afro-américain (plus souvent appelé « anglais black ») à l'époque où ce travail de terrain a été mené, à la fin des années 1980 :

C est Taïwanais, âgé de 34 ans, linguiste

D est Afro-Américain, mécanicien automobile, diplômé de 1^{er} cycle universitaire en ingénierie, actuellement étudiant, né dans l'Ohio (centre-nord), actuellement vit à Detroit, 40 ans.

R, Afro-américaine, épouse de D, aide éducative, deux années d'études supérieures, née comme son mari dans l'Ohio (centre-nord), vit actuellement à Detroit, 41 ans.

(8) DIS = de « dispute » en anglais.

A, Afro-américaine, suit des études supérieures de 1^{er} cycle, née ses parents D et R dans l'Ohio (centre-nord), vit actuellement à Detroit, 19 ans.

1 C : Nous, euh, la linguistique, dans ce domaine, euh –d'après le livre, je –je veux dire, dans le livre j'ai vu que –beaucoup de linguistes s'intéressent vraiment à l'anglais black. Donc, tu pourrais me dire –quelque chose sur –ton dialecte ?

2 D : Dialectes [au pluriel]

3 C : Ah, ouais

4 Tous : ((rires))

5 D : Bien, euh : –bien –tu vois le monde se rétrécit. Il n'y a pas=

6 C : ((rires)) Je –je pens –tu as

7 D : = –même dans tous les groupes ethniques on –on trouve –trouve de moins en moins d'influENce dialectale. (hmm) Euh je – ne suis pas –particulièrement –du Sud, euh, euh. Il y a un grand NOMBRE de gens qui (hm) parlent l'anglais black. Il y a un grand –grand euh : des formes et euh certains certaines tournures [idiomatiques] que euh euh –les Noirs utilisent qui leur sont spécifiques.

8 C : Pourrais-pourrais-tu me do- ((s'éclaircit la gorge)) donner des exemples.

9 C : Euh euh

10 D : Euh : Je dirais euh, –tu sais euh

11 R : "What's happening ?"

12 D : Eh bien, c'est plutôt une expression ancienne. C'est un –ça –ça me ramène à mon mon=

13 R : C'est ancien mais je ()

14 D : = époque dans les années soixante et je pense au début des années soixante, (hm) "what's happening", "what's going down", euh⁽⁹⁾.

(9) 1 C : We uh –linguistics, in this field, uh –from the book I s–I mean, I saw from the book that –many linguists quite interest in Black English. So could you tell me –a little bit about –your dialect ?

2 D : Dialects.

3 C : Heh yeah

4 All : ((laugh))

5 D : Well, uh : –well –see the world's getting smaller. There's not=

6 C : ((laughs)) I–I mea–do you have

7 D : = –even among all the ethnic groups we're –we're getting –getting less and less of dialectual in–inFLUence. (.hhh) Uh I'm-happen –not to be –from the South, uh : uh u–du–There is a certain aMOUNT of Black English that's (.hhh) spoken. There's a certain –certain uh : forms and uh certain idioms that uh uh–Blacks use that's indigenous to Blacks.

8 C : Could –could you gi– ((clears throat)) give me some.

9 C : Uh huh.

10 D : Uh : I would say uh, –you know uh

11 R : 'What's happening.'

12 D : Well that's kind of old. That's a–that's–that's back to my my=

13 R : That's old but I ()

14 D : =day back in the sixties and I guess the early seventies, (.hhh) 'what's happening,' 'what's going down :, 'uh :

Voici comment les étiquettes définies ci-dessus peuvent être appliquées à l'ouverture de cette conversation :

1 C J'ai vu dans le livre Beaucoup de linguistes s'intéressent à AAVE Dire quelque chose sur ton dialecte	SUP POS 1 POS 1 L'AAVE ⁽¹⁰⁾ existe POS 2 Tu parles l'AAVE POS 3 L'AAVE est un dialecte
2 D Dialects	DIS 1 L'AAVE n'existe pas DIS 2 Je ne parle pas l'AAVE DIS 3 L'AAVE n'est pas un dialecte
3 C Ah ouais (traite 2 D comme une demande de clarification plutôt qu'une discussion)	
5 D Le monde rétrécit	SUP/SUP DIS 1 Les médias et les réseaux de communication sont plus élaborés et rapides
6 C Je pens– (se rend compte d'une erreur <i>dialectale</i> ?) Tu as– (cherche à reformuler la demande)	CONCÈDE (peut-être seulement POS 2)
7 D moins d'influENCE dialectale Je ne suis pas du Sud Il y a des formes d'AAVE	SUP DIS 1 Les variétés dialectales sont de moins en moins distinctes SUP DIS 2 Les locuteurs méridionaux sont différents SUP DIS 3 L'AAVE est lexicalement différent

Les remarques d'ouverture de C ne semblent pas contenir de positions défendables ; il justifie sa demande d'information à propos de l'AAVE en lui attribuant un intérêt linguistique (et son ami sait qu'il est linguiste). D fait une objection, et exprime clairement en 5-7 D que la demande d'information de C à propos de l'AAVE est pleine de croyances inacceptables – une inacceptabilité formulée par D uniquement de manière allusive, mais avec une intonation qui montre clairement qu'il y a quelque chose qui ne va pas. En réalité, les contestations sont souvent formulées de manière allusive, et on ne peut découvrir leur contenu détaillé qu'à partir de leurs soutiens ou d'un autre matériau.

Bien que d'autres présupposés soient présents en 1C, les plus importants (*i.e.* ceux qui deviennent des positions en étant contestés) sont donnés plus haut dans la colonne de droite : l'AAVE existe (POS 1) ; D (et sa famille peut-être) le parle (POS 2), et il s'agit d'un « dialecte » (POS 3). Les contestations « cachées » dans 2D interrogent chacun d'entre eux. La nécessité que les positions soient

(10) Afro-American Vernacular English.

identifiées à partir du fait qu'elles sont contestées, plus que sur la fait qu'elles sont assertées, est essentielle ; aucun des éléments contestés n'est asserté. Dans cet exemple, il est évident qu'une contestation en soi ne peut contenir suffisamment d'informations pour qu'on puisse décider de ce qui est contesté. Une identification de ce type est souvent retardée jusqu'à ce qu'un soutien soit apporté, en particulier, peut-être, quand ce sont des éléments non assertés qui sont contestés. Dans cet exemple, les soutiens de D permettront d'identifier quelles sont les positions de C qu'il conteste.

3 C permet de voir que 2 D conteste quelque chose ou que quelque chose ne va pas (signalé par « Ah »), mais en même temps traite 2 D comme une demande de clarification (« Vous avez dit “dialecte” ? » « Oui »). Dans 4 cependant (« Tous : rires »), tout le monde finit par reconnaître que quelque chose ne va pas. Il est possible que C pense s'être trompé uniquement en utilisant le mot *dialecte* et c'est peut-être cette *gaffe*⁽¹¹⁾ qu'il essaie de réparer en 6 avec « je pense », mais ce n'est pas une certitude puisque D prend la parole en 7 avant que le tour 6 C ne soit achevé.

5-7 D fournit le détail qui permet d'identifier les contestations juste à peine mentionnées en 2 D. 6 C, cependant, suggère que C a compris que son erreur est plus grave que le simple choix du terme *dialecte* ; « tu as » suggère (comme le confirment 8 C et plusieurs éléments de la conversation qui suit) qu'il s'apprête à demander des exemples. Si c'est le cas, alors il est possible que C reconnaisse l'objection à sa POS 2 – le fait que sa famille et lui soient locuteurs de l'AAVE. On n'a pas besoin de posséder une variété pour en donner des exemples. D ouvre son assez longue réplique avec une confirmation de la contestation (« bien »), renforçant, peut-être, l'interprétation précédente selon laquelle 3 C traite 2 D comme une demande d'information plus que comme une contestation. Le premier point dont il est question est la réfutation de la croyance en 1 C selon laquelle l'AAVE existe (POS 1). D soutient (en 7 D) qu'« on–on trouve–trouve de moins en moins d'influENCE dialectale », c'est-à-dire que les différentes variétés (l'AAVE figurant vraisemblablement parmi elles) sont en train de disparaître. Schématiquement :

La communication élaborée et les voyages (SUP\SUP DIS 1)
expliquent la réduction
des différentes variétés (SUP DIS 1)
ce qui explique que
l'AAVE n'existe pas (DIS 1)
ce qui conteste toute position ou présupposition selon laquelle
l'AAVE existe (DIS 1)

Bien que D ne les souligne pas de cette façon, il est facile de paraphraser cette chaîne de soutiens en utilisant le *parce que* de Schiffrin 1987 comme marqueur de subordination : « L'AAVE n'existe pas, *parce que* les variétés sont moins distinctes, *parce que* les communications sont élaborées ».

La croyance suivante de C qui est contestée sans être assertée est que D (et

(11) En français dans le texte [NdT].

peut-être sa famille) parle l'AAVE, croyance encodée dans l'expression « votre dialecte ». D affirme qu'il n'est pas du Sud, et les croyances qui rendent ce fait pertinent sont les suivantes : D a déjà soutenu que l'AAVE n'existe pas du fait de la réduction de la variété linguistique, mais alors même que les variétés sont minimisées, le Sud est présenté comme particulier (par ex., le préjugé contre l'anglais méridional que montre la figure 4) ; puisqu'il s'agit d'une région où l'AAVE et vraisemblablement d'autres variétés sont encore distinctes, le fait que D prétende qu'il n'est pas de là-bas constitue le soutien (SUP DIS 2) qui en dernier ressort identifie la seconde des positions opposables de C (POS 2).

Finalement, la contestation par D du statut de dialecte de l'AAVE est identifiée par SUP DIS 3. Ce soutien signale que, quoi qu'il en soit de l'AAVE, il contient seulement des formes et des tournures idiomatiques – des traits sans doute insuffisants pour constituer un dialecte. La compréhension de l'AAVE par les non-linguistes se concentre sur l'argot et le parler populaire, et il n'est donc pas surprenant que la conscience linguistique folk se concentre en général sur l'unité mot (comme le commentaire du travail de Silverstein le suggère).

C 8 confirme spécifiquement la validité de DIS 3 (et, corrélativement, SUP DIS 3) en réclamant des « exemples » – peut-être en référence aux formes et tournures idiomatiques de 7 D. Cette concession, cependant, se rapporte uniquement au soutien – le fait que l'AAVE possède des structures de ce type, mais non aux positions prises par D dans ses contestations (bien que, dans ce cadre, puisqu'elles ne sont pas contestées, elles ne soient pas techniquement des positions). On pourrait suggérer que les contestations auxquelles il n'est pas apporté spécifiquement de réponse sont considérées comme admises, mais ce serait une affirmation sans garantie ici. Le fait que la résolution ne soit pas une unité structurelle obligatoire dans l'argument est soutenu par la conclusion du premier épisode. Les contestations des positions non assertées de C sont laissées sans suite dans la hâte manifestée par C d'obtenir ce qu'il a fini par considérer comme le but de l'entretien – obtenir des exemples d'AAVE. Le contenu du soutien de D à DIS 3 a permis à C de prendre cette direction. La hâte de C pourrait être critiquée comme étant liée aux conditions de l'entretien mais je suis convaincu que ses mouvements de parole n'ôtent rien au naturel de la conversation ou, plus important, à l'authenticité de la croyance linguistique spontanée dont la conversation fournit une manifestation.

Nous ne pouvons être sûrs de ce que D était sur le point de faire dans 10 D, mais il est clair que R répond à la demande d'exemple de C en 11 R avec “What's happening?”. Cet exemple déclenche l'argument suivant de la conversation, et ce qui est contesté est peut-être plus profondément enfoui que les éléments contestables du premier épisode. En répondant à C qui demande un exemple de forme ou de tournure idiomatique, R a innocemment émis la croyance que son exemple est authentique. 12 D le conteste (avec *well*, de nouveau une structure très peu élaborée) et soutient immédiatement la contestation avec « c'est plutôt une expression ancienne ». Schématiquement :

11 R “What's happening.”	POS 4 X est un exemple authentique d'AAVE
12 D Bien	DIS 4 X n'est pas un exemple d'AAVE
12 D c'est plutôt une expression ancienne	SUP DIS 4 X est trop ancien

Le soutien de D semble fragile, mais il est lié à DIS 1 et à son soutien – l’AAVE n’est pas une variété distincte, car les variétés deviennent de moins en moins distinctes en général, à cause de la rapidité et de l’efficacité de la communication. “What’s happening ?” a peut-être émergé à un moment comme exemple d’AAVE, mais, à cause des conditions de détérioration des variétés énumérées par D, la forme a été empruntée par d’autres variétés et a perdu sa spécificité.

Bien que cet argument sur l’authenticité de l’exemple soit nouveau, il est certainement relié au précédent. En fait, les positions précédentes sont particulièrement pertinentes ici puisqu’elles n’ont pas été acceptées ou refusées. L’argument qui incluait POS 1, cependant, ne se poursuit pas ici, car R 11 contredit DIS 1 sans le contester directement. De la même manière, 12 D est d’accord avec DIS 1, SUP DIS 1, et peut-être même plus directement SUP/SUP DIS 1, mais puisqu’il ne soutient pas directement ces premières idées, un nouvel argument est proposé ici, déclenché par POS 4.

Un mouvement intéressant se serait produit si R n’avait pas été interrompue en 13 R ; elle approuve l’affirmation de D selon laquelle son exemple est ancien, mais elle n’est apparemment pas d’accord avec le fait qu’il conteste son authenticité (ce qui apparaît à travers le marqueur contrastif *mais*). Rien dans la théorie de l’argumentation présentée plus haut n’empêcherait un locuteur d’être en désaccord avec la relation de soutien à une position tout en acceptant la position elle-même. Ici, cependant, il est possible que la raison d’être du soutien DIS 4 de D soit tellement lointaine (SUP DIS 1 et SUP/SUP DIS 1) que R n’y a pas accès, et il est possible qu’elle croie que D fait une objection seulement parce que son exemple n’est pas d’un usage courant.

Je pense que cet exercice d’analyse argumentative montre comment les croyances folk implicites peuvent être extraites de la conversation d’une manière que même une lecture soigneuse de la transcription ne pourrait permettre. Identifier précisément les positions, les contestations et les soutiens, en particulier ceux qui sont présupposés et dont la nature ne peut être retrouvée qu’en discours, loin des marqueurs physiques des mouvements de l’argumentation elle-même (par exemple, la contestation de 2D contenue dans le seul mot *dialects*), a permis une meilleure compréhension des croyances linguistiques folk qui sont en cause ici.

L’analyse argumentative n’est pas, évidemment, la seule arme dans l’arsenal du chercheur en FL. L’analyse narrative (par exemple Labov et Fanshel 1977), les approches ethno-méthodologiques de la conversation (par exemple Sacks, Schegloff, et Jefferson 1974), les études des références thématiques et personnelles et celles du déploiement de l’information ancienne et nouvelle (par exemple Preston 1993, 1994 ; Prince 1981) ainsi qu’une attention aux matériaux de premier plan et d’arrière-plan dans le discours (par exemple Preston 1993, 1994), toutes ces méthodes ont été utilisées pour examiner les formes conversationnelles de FL dans le but de creuser plus profondément la question des théories folk du langage qui sous-tendent le contenu de ce type d’échange.

Voici un autre échantillon pour une analyse de discours, produit par une informatrice euro-américaine du sud-est du Michigan, âgée d’environ cinquante ans, issue de la classe moyenne :

M : Ah, alors ça –c’est ça qui m’énerve. Vous voyez c’est vraiment –une personne

noire éduquée, je veux dire, je—vous voyez je ne m’occupe pas de la couleur de la personne. C’est pas important pour moi. —Et vous pouvez les comprendre et vous pouvez leur PARLER et —Regardez les infos, toutes les chaînes d’infos et tout le reste. Ils ne parlent pas ((elle baisse la voix)) “Hey man, ((elle imite le parler afro-américain)) hybyayhubyhuby.” Vous ne comprenez pas ce qu’ils disent. Et —je pense qu’il n’y a aucune excuse à ça. C’est de la paresse et sûrement —c’est peut-être ça, vous voyez, parce qu’ils appartiennent aux couches populaires et qu’ils ne savent pas comment en sortir et qu’ils ne veulent pas d’ailleurs⁽¹²⁾.

Il s’agit clairement d’un discours qui porte sur le langage (l’inintelligibilité de l’AAVE et l’irresponsabilité de ceux qui le parlent). L’analyse de l’AAVE par M est fondée sur deux traits bien connus en FL : d’abord, l’AAVE est différent de sa propre variété (un argument linguistique interne) et ensuite, ce n’est à l’évidence pas une variété valorisée ou correcte (argument linguistique ou structurel externe). M propose également une imitation pour orienter l’attention de l’auditeur sur l’inintelligibilité de l’AAVE en fournissant une série de syllabes dénuées de sens, probablement une imitation de l’effet acoustique produit sur elle par l’AAVE, mais surtout une série dont elle espère qu’elle sonnera juste aux oreilles de son auditeur.

Ce bref commentaire de linguistique folk montre que les présuppositions qui sous-tendent ce type de discours, — la variété des croyances folk non formulées que partagent les membres d’une communauté —, constituent un riche domaine à explorer. Les linguistes comme les philosophes s’accordent à penser que les présuppositions constituent la colonne vertébrale de l’intercompréhension entre les protagonistes d’une conversation : « Les présuppositions sont ce qui constitue le *socle commun* des acteurs d’une conversation, qui est traité comme leur *savoir partagé* ou *savoir mutuel* » (Stalnaker 1978 : 320, souligné par l’auteur).

Avec cela à l’esprit, retournons vers M, qui explique très directement pourquoi les Afro-Américains utilisent une variété qu’elle ne peut pas comprendre — ils sont paresseux. M doit se dire que l’argument est peut-être un peu brutal, car elle poursuit en excusant ce comportement, expliquant que ce type de locuteur appartient aux classes populaires et ne sait pas comment sortir de sa condition, bien qu’elle ajoute vite que c’est sans doute « qu’il ne le veut pas ».

M remarque ensuite qu’elle peut comprendre une « personne noire éduquée » et qu’elle peut discuter avec elle (après avoir affirmé par dénégation qu’elle ne se préoccupe pas de la couleur des gens), mais elle dit qu’elle ne peut pas comprendre les autres Afro-Américains (et elle fournit une petite imitation de leur manière de parler, qui, à l’exception de “Hey man”, n’est pas constituée de mots).

(12) M : Yeah, ah see that —that’s what upsets me. You can see a really —an educated Black person, I mean I—you know I don’t care what color a person is. It doesn’t matter to me. —And you can understand them and you can TALK to them and Look at on the news, all the news broadcasters and everything. They’re not talking ((lowered pitch)) ‘Hey man, ((imitating African-American speech)) hybyayhubyhuby.’ You can’t understand what they’re saying. And —I just don’t think there’s any excuse for it. It’s laziness and probably —maybe it is you know, because they are low class and they don’t know how to bring themselves up or they just don’t want to.

Sa première grande thèse folk est, par conséquent, qu'elle ne peut comprendre certaines variétés du parler afro-américain, mais n'est-ce pas parce que M et les locuteurs de l'AAVE ne partagent pas les mêmes systèmes de règles ? Si l'on se souvient, M affirme qu'elle ne peut pas comprendre les locuteurs de l'AAVE parce qu'ils sont « paresseux ». Selon elle, la preuve en est que beaucoup d'entre eux n'ont fait aucun effort pour apprendre sa variété. Elle dit : « Je pense qu'il n'y a aucune excuse à ça ». À quoi correspond le « ça » ? Bien sûr, il ne pourrait correspondre qu'à l'usage d'une variété non comprise par M (du moins dans un contexte social où elle pense qu'elle a le droit de comprendre) ou à la défaillance que constitue l'apprentissage de cette variété. Il peut sembler à première vue qu'elle pense simplement que les locuteurs ne peuvent être excusés d'utiliser le système de règles de leur langue première alors qu'il en existe un autre alentour qui semble préférable à certains.

Comment M justifie-t-elle le fait de croire que ceux qui n'acquièrent pas un autre système de règles que le leur sont « paresseux » ? Ce type d'acquisition n'est-il pas difficile ? En fait, de nombreux non-linguistes croient que l'anglais standard peut être acquis sans effort et beaucoup considèrent la variété standard comme la seule incarnation d'un comportement langagier régulier. L'idée que les variétés non standard répondent aussi à des règles est très étrange pour les locuteurs folk puisqu'ils décrivent souvent ces variétés comme dénuées de règles. La relative aisance avec laquelle des locuteurs qui ne possèdent pas de règles devraient s'approprier un système régulier (*i.e.* une grammaire) semble évidente à des locuteurs comme M.

Il serait inapproprié, par conséquent, de suggérer que les croyances implicites de M demandent que des gens dotés de systèmes de règles différents devraient acquérir le sien. En réalité, sa croyance est que les gens qui se comportent d'une manière non régulière doivent faire un effort minimum pour acquérir un comportement régulé par un ordre.

Il s'agit là, bien sûr, d'un très sérieux malentendu linguistique. Qu'importe le système linguistique dont quiconque est porteur, c'est de toute façon un système. Et, fait tout aussi important, pour ceux qui connaissent ce système de règles, c'est simplement un moyen de communication et un outil d'organisation de la pensée, aussi bien que tout autre système linguistique, comme William Labov l'a montré de manière si convaincante dans son article de 1969 « La logique de l'anglais non standard ». Le présupposé de M selon lequel les variétés non standard sont dénuées de règles, fait clairement lié à la théorie folk du langage la plus répandue, du moins aux États-Unis, est le fondement de la majeure partie de sa diatribe contre les locuteurs de l'anglais afro-américain.

Il existe, en outre, un autre point de vue sur les locuteurs de minorités qui pourrait les disqualifier bien davantage que l'accusation de « paresse » que nous venons de voir. Selon cette position, ils sont récalcitrants parce qu'ils connaissent déjà le bon anglais mais refusent tout simplement de l'utiliser :

J : J'ai enseigné à des enfants noirs. Et j'ai eu du mal à comprendre ce qu'ils disaient. Et j'ai découvert plus tard qu'ils étaient –c'était intentionnel, parce qu'ils pouvaient parler –comme on parle. Et ils étaient –parce que : j'avais des difficultés avec ce petit garçon. Il avait douze ans. (hmm) Et –je –devais lui faire passer un test, pour des problèmes de lecture. Et je ne pouvais pas comprendre ce qu'il di-

sait. Alors j'ai appelé l'enseignante qui était dans la classe à côté, elle était noire. Dans la classe à côté. (hmm) Donc je suis allée la chercher et je lui ai demandé si elle voulait bien m'aider. (hmm) Elle est entrée et elle a—seulement—elle lui a dit : « Tu te reprends et tu parles correctement. Elle essaie de t'aider ». ((rires))⁽¹³⁾.

M deviendrait folle si elle pensait que tous ces gens qui disent “Hey man, Hybyayhubyhuby” peuvent tout à fait parler mieux mais refusent simplement de le faire ; c'est cependant assez clairement ce que J a appris de son expérience avec un élève buté de l'école élémentaire (et elle a été aidée dans cette interprétation par une enseignante noire, dont elle reconnaît l'autorité en la matière).

G, un autre enseignant du primaire, émet également l'opinion que (apparemment) tous les locuteurs connaissent (parfois) les règles de l'anglais standard :

G : Les élèves eux-mêmes—chacun de nous à un moment donné nous pouvons utiliser des terminaisons incorrectes. (hmm) On peut le faire. Mais on reconnaît que c'est faux, quelqu'un nous dit « C'est correct », alors on répond « Non », vous comprenez, « Voilà la bonne manière de parler ». (hmm) Mais s'asseoir au bureau et ENSEIGNER de manière incorrecte, je pense que ce n'est pas bien. Parce que vous dites « Je suis parti », vous ne dites pas « Je suis partais »⁽¹⁴⁾.

G semble croire que l'usage non standard est reconnu par ses locuteurs. Évidemment, si l'on considère que des locuteurs de ce type ont reçu un enseignement approfondi sur les différences entre grammaire standard et non standard, ou qu'ils ont élaboré personnellement une analyse grammaticale contrastive à partir de leur exposition aux deux variétés, G peut avoir raison d'une certaine manière. Mais il semble qu'il dise plus que cela. Il semble penser qu'il existe une sorte de reconnaissance innée de l'incorrection des constructions non standard. Sauf pour les lapsus, qu'il admet, « il n'y a pas d'excuse à l'utilisation de variétés non standard parce qu'on peut tous mieux parler ».

Évidemment ça ne se passe pas comme ça. Nous connaissons les règles des variétés que nous ne connaissons pas. Si vous êtes locuteur d'une variété standard de l'anglais américain, par exemple, essayez d'imaginer une situation dans laquelle tout ce que vous dites ou écrivez serait jugé et évalué à l'aune des règles de l'AAVE. Après tout, il est probable que vous y ayez été fréquemment exposé—à travers les films, les programmes de télévision, les livres et même vos relations interpersonnelles. Et pourtant la plupart d'entre nous s'en tireraient assez mal. Parmi ceux qui auraient de mauvaises évaluations se trouvent ces éditoria-

(13) J : And I used to teach Black children. And I had a difficult time understanding what they were saying. And I found out later though that they were—it was intentional, because they could speak—like we speak. And they wer—because : I was having difficulty with this o(h)ne little bo(h)(h)y. He was twe(h)lve. (.hhh) And—I—was supposed to test him, for uh reading problems. And I couldn't understand what he was saying. And so I called uh the teacher next to me was Black. () next to me. (.hhh) So I did go over and get her, and I asked if she would help me. (.hhh) And she came in and she—just—said to him, she said 'You straighten up and talk—the right way. She's trying to help you.' ((laughs)).

(14) G : The children themselves—all of us at time may say the improper endings. We may say it. (.hhh) But we recognize it is somebody says to us 'Is it correct,' you say 'No,' you know, 'This is the correct way (to) speak.' (.hhh) But—to sit and TEACH it incorrectly I don't think is right. Cause you DO say 'I have gone,' You do not say 'I have went.'

listes américains syndiqués (autant de noirs que de blancs, soit dit en passant) qui écrivirent à propos de *The Ebonics controversy*⁽¹⁵⁾ des années 1996-97 en essayant d'inclure des exemples de la variété en question. En réalité, leurs performances en AAVE furent lamentables. La plupart de leurs phrases tomberaient dans la catégorie « exemples non valides de la variété en question ». Leurs pathétiques tentatives ont constitué de parfaites illustrations de cette croyance folk contagieuse qui veut que l'AAVE (ou n'importe quelle variété non standard) soit élaboré par transgression des règles de l'anglais standard (n'importe quelles règles, et n'importe quelle manière de les transgresser). Apparemment il semble qu'ils ont utilisé une stratégie idiote du type « saupoudrer largement son discours de formes incorrectes », mais cela constitue simplement une preuve de plus que, dans l'esprit des locuteurs folk, les variétés non standard ne sont pas vraiment contrôlées par des règles.

Reconsidérons cet échantillon folk vu plus haut :

((Dans une discussion sur Noël, H demande s'il y a une différence entre *cadeau* et *présent* ; D, qui a dit auparavant que non, revient sur le sujet))

D : Souvent un cadeau, c'est comme si tu, tu vas à une réunion Tupperware, et ils te font un cadeau, c'est, enfin je pense que c'est plus impersonnel qu'un présent.

G : Non, il n'y a pas de différence.

D : C'est vrai. Il n'y a pas réel-, ouais réellement, de différence. Mais il y en a une malgré tout quand on les utilise.

G : Il n'y a pas de différence.

U : Peut-être qu'on pourrait chercher dans le dictionnaire, pour voir ce que *cadeau* veut dire.

D : Je pense, techniquement, qu'il n'y a pas de différence.

((Ils consultent le dictionnaire pour *cadeau* et *présent*)) (Niedzielski & Preston 2000).

Si nous nous concentrons sur « il n'y a pas de différence » et « il y en a une malgré tout quand on les utilise », nous allons directement au cœur de l'énorme différence qui existe entre les locuteurs folk et les linguistes, et nous nous dirigeons, je l'espère, vers une meilleure compréhension des croyances et théories qui sous-tendent les théories linguistiques folk.

Quand D nous dit qu'il n'y a pas de différence, il se réfère à la croyance selon laquelle le langage est codifié quelque part dans une réalité externe à l'esprit humain. Quand il remarque qu'on « utilise » les deux mots d'une manière différente de la codification, il se réfère à des pratiques qui, selon lui en tout cas, ne constituent pas la réalité du langage.

Les linguistes pensent évidemment tout autrement.

(15) *The Ebonics controversy* (*ebonics* est un mot-valise forgé dans les années 1970 à partir de *ebony* et *phonics*) concernait l'utilisation du "black English" par les jeunes Américains. La question était de savoir s'il fallait considérer qu'il s'agissait d'un dialecte, et donc d'une certaine façon considérer que cette langue était acceptable dans certains contextes, ou s'il fallait l'écarter. L'enjeu concernait son utilisation à l'école. Beaucoup de gens considéraient qu'il n'était pas dans l'intérêt des jeunes de leur donner l'impression qu'ils pouvaient s'exprimer dans une langue non-standard. [NdT : Merci pour ces informations à Kathie Birat, professeure au département d'anglais de l'Université Paul Verlaine Metz.]

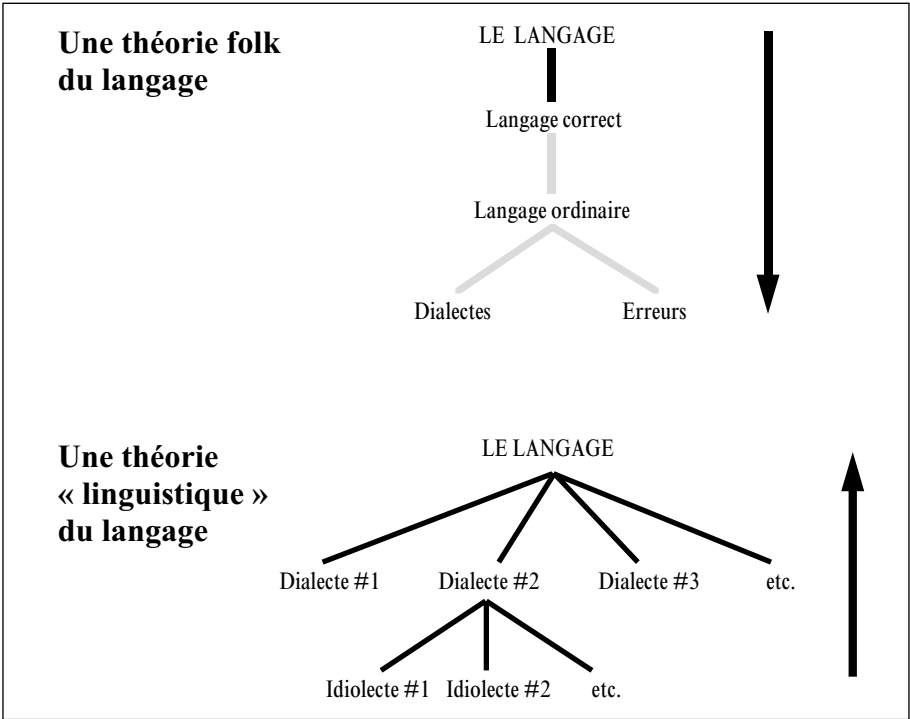


Figure 5. Théories linguistiques folk et savante.

Les linguistes ont créé une abstraction admise bien que fictive (« LE LANGAGE »), en prétendant qu’il existe un groupe de locuteurs qui parlent un dialecte unique, dans un style unique et sans aucune faute. Dans la figure 5, la flèche pointée vers le haut montre que les linguistes savent bien, cependant, que la base empirique du langage se trouve dans la tête des locuteurs individuels. Les locuteurs folk, malgré tout, semblent croire en cette abstraction (elle aussi appelée « LE LANGAGE »), mais la flèche orientée vers le bas montre que, bien qu’ils pensent que cette abstraction est réelle, ils croient aussi que les compétences des productions individuelles en sont issues.

Les linguistes savent, cependant, que les variétés (en réalité les idiolectes eux-mêmes) constituent les seuls exemples cognitifs authentiques de ce qu’on appelle « LE LANGAGE », et un linguiste est tout aussi satisfait de décrire les règles moyennes du suisse alémanique ou du souabe que celles d’un soi-disant allemand standard ou *Hochdeutsch*. Toutes ces variétés spécifiques entrent à parts égales dans l’abstraction « allemand » ; pour les locuteurs folk cependant, ces variétés sont déviantes par rapport à l’abstraction idéalisée mais néanmoins réelle pour eux.

Les enseignants qui font des cours d’introduction à la linguistique reconnaîtront une autre conséquence de cette croyance folk : seule l’abstraction est gouvernée par des règles ; les formes déviantes ne le sont pas. Les règles linguistiques de l’anglais vernaculaire afro-américain ou de l’anglais populaire de New York sont des aberrations pour les locuteurs folk. Quelles règles pourrait-il y

avoir quand les formes commentées ne sont que des fautes par rapport aux règles « DU LANGAGE » ?

Ces constatations font plus qu'expliquer ce que j'ai montré plus haut, mais renforcent finalement :

- 1) le prescriptivisme ;
- 2) la croyance selon laquelle la variété standard s'apprend facilement ;
- 3) la croyance selon laquelle les variétés non standard n'ont pas de structure ;
- 4) la croyance selon laquelle ceux qui n'apprennent pas la variété standard sont inattentifs ou même récalcitrants.

Pour conclure, rendre compte d'une théorie linguistique folk de ce type nous permet de réévaluer toutes les questions posées sur les apports de la FL telle qu'elle a été esquissée au début de cet article, et de leur donner suite. J'espère que cela fournira à d'autres l'idée d'explorer leurs propres théories folk.

Références

- BERWICK, Robert C. and Amy S. WEINBERG. 1986. *The grammatical basis of linguistic performance : Language use and acquisition*. Cambridge, MA : MIT Press.
- DURANTI, Alessandro. 1984. "The social meaning of subject pronouns in Italian conversation". *Text* 4,4 : 271-311.
- HOENIGSWALD, Henry. 1966. "A proposal for the study of folk-linguistics". In William Bright (ed.), *Sociolinguistics*. The Hague : Mouton, 16-26.
- LABOV, William. 1969. "The logic of nonstandard English". In James E. Alatis (ed.), *Georgetown Monographs on Language and Linguistics* 22, 1-44.
- LABOV, William and David FANSHEL. 1977. *Therapeutic discourse : Psychotherapy as conversation*. New York : Academic Press.
- NIEDZIELSKI, Nancy and Dennis R. PRESTON. 2000. *Folk Linguistics*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- PRESTON, Dennis R. 1993. "The uses of folk linguistics". *International Journal of Applied Linguistics* 3(2) : 181-259.
- PRESTON, Dennis R. 1994. "Content-oriented discourse analysis and folk linguistics". *Language Sciences* 16(2) : 285-331.
- PRESTON, Dennis R. 1996a. "Whaddayaknow ? The modes of folk linguistic awareness". *Language Awareness* 5(1) : 40-74.
- PRESTON, Dennis R. 1996b. "Where the worst English is spoken". In Edgar Schneider (ed.), *Focus on the USA*. Amsterdam : Benjamins, 297-360.

- PRINCE, Ellen, 1981. "Toward a taxonomy of given-new information". In Peter Cole (ed.), *Radical pragmatics*. New York : Academic Press, 223-55.
- SACKS, Harvey, Emmanuel SCHEGLOFF, and Gail JEFFERSON. 1974. "A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation". *Language* 50 : 696-735.
- SCHIFFRIN, Deborah. 1985. "Everyday argument : The organization of diversity in talk". In Teun A. van Dijk (ed.), *Handbook of discourse analysis*, Vol. 3 : Discourse and dialogues. London : Academic Press, 35-46.
- SCHIFFRIN, Deborah. 1987. *Discourse markers*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SCHIFFRIN, Deborah. 1990. "The management of a co-operative self during argument : The role of opinions and stories". In Allen D. Grimshaw (ed.), *Conflict talk*. Cambridge : Cambridge University Press, 241-59.
- SIBATA, Takesi. 1971. "Prescriptive consciousness in language". *Gengo Seikatsu* 236 : 14-21, May (Special Issue : *Words that bother us*). (English quotations and page references are taken from "Consciousness of language norms," #22 in Tetsuya Kunihiro, Fumio Inoue and Daniel Long (eds), 1999, Takesi Sibata : *Sociolinguistics in Japanese contexts*, Berlin : Mouton de Gruyter, 373-77.)
- SILVERSTEIN, Michael. 1981. "The limits of awareness". *Sociolinguistic Working Paper* No. 84. Austin, TX : Southwest Educational Development Laboratory.
- STALNAKER, Robert. 1978. "Assertion". In Peter Cole (ed.), *Syntax and semantics*. Vol. 9 : Pragmatics. New York : Academic Press, 315-32.